

Pierre le vigneron

Autor(en): **Dufernex, B.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **3 (1865)**

Heft 45

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-178204>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

bon et *bête* sont des mots qui sont accolés comme synonymes dans plus d'un dicton vulgaire. Si notre interprétation est juste, *bondu* équivaut à *sot de la fête*.

Bescu est formé de *bis* et de *qous*; ce mot signifie *qui a deux extrémités* semblables; il devrait s'écrire *besacu*, comme on le prononce en palois, et comme l'Académie écrit *besaigüe*, terme d'une formation identique. Notre mot, pris dans l'emploi spécial que la formule lui assigne, signifie : *aussi dépourvu de poils sur la tête qu'à la plante des pieds*.

En résumé, *Tondu! Bond'hu! Besacu!* est une huée qui se traduit par *Tondu! Sot! Qui a la tête nue comme la plante des pieds*.

Répétons-le, il y a des centaines de ces petites formules s'appliquant à toutes sortes de choses; les glossateurs savants les rejettent, ils les méprisent comme puérides, ils n'ont pas toujours tort, mais ont-ils toujours raison?

(Reproduction interdite).

JOHN BLAVIGNAC.

NOTA. — Deux fautes nous ont échappé en corrigeant les épreuves du précédent article de M. Blavignac, intitulé: *le mot de passe*.

Dans la formule de *l'empro*, lisez *Piron* et non *Pizon*. A la seconde colonne, lisez *girouette* au *seizième* siècle, et non au *treizième* siècle.

Pétition de la main gauche

aux personnes qui ont la surintendance de l'éducation.

Je m'adresse à tous les amis de la jeunesse, et je les conjure de laisser tomber un regard de compassion sur mon malheureux sort, afin qu'ils écartent les préjugés dont je suis la victime. Nous sommes deux sœurs; les deux yeux d'un homme ne se ressemblent pas davantage, et ils ne sauraient vivre ensemble en meilleurs termes que nous ne le ferions ma sœur et moi, sans la partialité de nos parents, qui mettent entre nous les plus injurieuses distinctions. Depuis mon enfance, j'ai été élevée à considérer ma sœur comme étant d'un rang supérieur au mien. On m'a laissé grandir sans la moindre instruction, tandis que, pour son éducation, rien n'a été épargné. Elle a eu des maîtres d'écriture, de dessin, de musique et d'autres encore; mais moi, si, par hasard, je touchais un crayon, une plume, une aiguille, j'étais sévèrement grondée; et plus d'une fois j'ai été battue par maladresse et pour défaut de bonnes manières. Il est vrai que ma sœur m'a associée à elle en quelques occasions, mais elle se faisait toujours un point d'honneur de prendre la suprême direction, ne m'appelant que par nécessité ou pour figurer auprès d'elle.

N'allez pas croire, Messieurs, que mes plaintes soient dictées par un pur sentiment de vanité. Non, mes peines ont une cause beaucoup plus sérieuse. Dans la famille à laquelle nous appartenons, l'habitude est que

tous les soins nécessaires à la subsistance tombent sur ma sœur et sur moi, et, je le dis ici en confidence, elle est sujette à la goutte, aux rhumatismes, aux crampes, sans parler d'autres accidents; quel sera le sort de notre pauvre famille? Ne sera-ce pas un sujet de regrets amers pour nos parents que d'avoir mis une grande différence entre deux sœurs d'une égalité si parfaite? Hélas! il nous faudra périr de détresse, et il ne sera pas en mon pouvoir de griffonner une humble supplique pour implorer des secours; car j'ai été obligée d'employer une main étrangère pour transcrire la requête que j'ai présentement l'honneur de vous adresser.

Daignez, Messieurs, faire sentir à mes parents l'injustice d'une tendresse exclusive, et la nécessité de distribuer avec égalité leurs soins et leur affection entre tous leurs enfants.

Je suis avec un profond respect, etc.

BENJAMIN FRANKLIN.

La main gauche.

Pierre le vigneron.

Elle est belle, ma maison blanche!
Une treille lui ceint le front;
Un noyer sur elle se penche
Dont bientôt les noix mûriront.
Oh! quand le feu de la famille
Flamboie autour du bois qu'il mord,
L'étain et le cuivre, tout brille,
Tout semble de l'argent, de l'or!

De l'or! — mais rien là ne m'étonne;
J'en ai, de l'or; eh! pourquoi pas?
Oui, ma fille jolie est bonne
Qui chez moi tricote mes bas,
Ma femme filant sa quenouille,
Mes vaches, mon taureau si fort!
Dont le museau dans le foin fouille,
Tout cela vaut son pesant d'or.

Mon cheval, ta pâture est sèche
Comme la paille où tu t'étends;
Mais que cet hiver se dépêche
De fuir, et vienne le printemps,
Tous deux nous irons dans la plaine,
Tu brouteras l'herbe qui sort,
Et moi, je sèmerai la graine
Au sillon qui produit de l'or.

Cet an, la récolte fut large,
La prochaine, certes, sera
Aussi copieuse et ta charge,
Mon bon roussin, te pèsera.
Grand char qui sous la gerbe crie,
Vendange qui mousse à plein bord
Tout ça, dites-moi, je vous prie,
N'est-ce pas du bel et bon or?

B. DUVERNEX.